

Théoricien de l'Internationale situationniste, il s'est suicidé à 62 ans

Guy Debord,

raisonneur et guerrier

Tout à la fois cinéaste, écrivain, stratège, enragé et aventurier, Debord ne s'attacha jamais à plaire et demeura à la place qu'il s'était lui-même assignée. En retour, il ne reçut aucun hommage

En 1952, sous Vincent Auriol, Guy Debord sort son premier film, « Hurllements en faveur de Sade ». Il s'agit d'un long métrage alternant des séquences entièrement blanches, agrémentées d'un commentaire, suivies de plans noirs, résolument muets.

En 1957, sous René Coty, entouré d'intellectuels et d'artistes, Guy Debord fonde l'Internationale situationniste, un mouvement révolutionnaire maniant des concepts avant-gardistes incendiaires.

En 1967, sous de Gaulle, Guy Debord publie « la Société du spectacle », un texte qui se veut « une critique totale du monde existant, c'est-à-dire de tous les aspects du capitalisme moderne et de son système général d'illusions ». L'ouvrage est constellé de phrases cultes telles que : « Dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux. »

Le moins qu'on puisse dire est que Debord a

toujours conservé une franche encolure d'avance sur son époque. Peut-être parce que ce « docteur en rien » disait connaître intimement le prix du temps qui passe : « De toute façon, on traverse une époque comme on passe la pointe de la Dogana, c'est-à-dire plutôt vite. »

Irréductible adversaire de la société bourgeoise et de ses avatars, Debord demeure un personnage unique dans l'histoire contemporaine. On l'a dit mystérieux et secret, alors qu'il était seulement discret. On prenait sa dignité pour de l'insolence et sa rigueur pour de la rigidité. Dans une époque meuble, où les pensées dinguaient, où les convictions vacillaient, il se contenta d'être un élément critique stable, un agitateur immobile. Et c'est sans doute cette constance dans la réprobation, cette résolution révolutionnaire que l'on tenta de faire passer pour une obscénité.

Tout à la fois cinéaste, écrivain, stratège, théoricien, enragé et aventurier, Debord ne s'attacha ja-

mais à plaire et demeura à la place qu'il s'était lui-même assignée. En retour il ne reçut aucun hommage, aucun avantage. Bien au contraire. En 1984, à l'occasion de l'assassinat de son ami mécène et éditeur Gérard Lebovici, plusieurs articles de presse le présentèrent comme un agent du terrorisme international, une éminence malfaisante, « un intellectuel aussi mystérieux qu'incongru ». Debord s'expliqua sur cette affaire dans « Considérations sur l'assassinat de Gérard Lebovici ». Puis, dans « Panégyrique » (1989) et « Cette mauvaise réputation... » (1993), il livra quelques éléments sur la manière dont il menait sa vie. On découvrit alors les textes d'un pessimiste libre, ironique, insolent, brûlant de vie sous le corset toujours ajusté d'une langue classique.

Fervent de Sun Tse et de Clausewitz, raisonneur et guerrier, Guy Ernest Debord laisse derrière lui un sillage mélancolique et furieux.

JEAN-PAUL DUBOIS

« Il est beau d'avoir contribué à mettre en faillite le monde »

*Ce collage en forme de panégyrique a été composé à partir de fragments prélevés dans les œuvres de Guy Debord**

« Je ne pense à me plaindre de rien, et certainement pas de la manière dont j'ai pu vivre. / Un trait de caractère m'a, je crois, profondément distingué de presque tous mes contemporains, je ne l'aurai pas dissimulé : je n'ai jamais cru que rien dans le monde avait été fait dans l'intention précise de me faire plaisir. /

« Je suis né en 1931 à Paris. / Pendant tout le cours de mon adolescence, j'allai lentement mais inévitablement vers une vie d'aventures, les yeux ouverts ; / je vis s'achever, avant d'avoir 20 ans, cette part paisible de ma jeunesse ; et je n'eus plus que l'obligation de suivre sans frein tous mes goûts, mais dans des conditions difficiles. J'allai

d'abord vers le milieu, très attirant, où un extrême nihilisme ne voulait plus rien savoir, ni surtout continuer, de ce qui avait été antérieurement admis comme l'emploi de la vie ou des arts. Ce milieu me reconnut sans peine comme l'un des siens. Là disparurent mes dernières possibilités de revenir un jour au cours normal de l'existence. Je le pensai et la suite l'a prouvé. /

« Le léopard meurt avec ses taches, et je ne me suis jamais proposé, ni ne me suis cru capable, de m'améliorer. / Après les circonstances que je viens de rappeler, ce qui a sans nul doute marqué ma vie entière, ce fut l'habitude de boire, acquise vite. Les vins, les alcools et les bières ; les moments où

certains d'entre eux s'imposaient, et les moments où ils revenaient, ont tracé le cours principal et les méandres des journées, des semaines, des années. Deux ou trois autres passions, que je dirai, ont tenu à peu près continuellement une grande place dans cette vie. Mais celle-là a été la plus constante et la plus présente. Dans le petit nombre de choses qui m'ont plu et que j'ai bien su faire, qu'assurément j'ai su faire le mieux, c'est boire. Quoique ayant beaucoup lu, j'ai bu davantage. J'écris beaucoup moins que la plupart des gens écrivent ; mais j'ai bu beaucoup plus que la plupart des gens qui boivent. / J'ai d'abord aimé comme tout le monde, l'effet de la légère ivresse, puis très bientôt j'ai aimé ce qui est au-delà de la violente ivresse, quand on a franchi ce stade : une paix magnifique et terrible, le vrai goût du passage du temps. Quoique n'en laissant paraître peut-être, durant les premières décennies, que des signes légers une ou deux fois par semaine, c'est un fait que j'ai été continuellement ivre tout long de périodes de plusieurs mois ; et encore reste du temps avais-je beaucoup bu. / *In girimus nocte et consumimur igni* (Nous tournons